

—J'ai pour principe, mon cher comte, de ne dire jamais que ce que je dois dire, et seulement quand je le veux.

—Soit. Mais je croyais avoir depuis longtemps mérité toute votre confiance.

—S'il en était autrement, je ne vous dirais rien. Quand je vous ai tendu la main pour vous retirer du gouffre où vous étiez englouti et que je vous ai parlé de l'immense fortune que nous pouvons conquérir, je ne vous ai point caché, en vous proposant une association, que j'avais déjà deux associés.

—C'est vrai. Vous m'avez même dit, ce jour-là ; il y aura dix millions pour nous, le reste sera pour vous.

—Parfaitement.

—Et j'ai accepté l'association avec joie, avec enthousiasme ; et j'ai fait tout ce que vous avez voulu. Ah mon cher José, ajouta-t-il les yeux étincelants, que ne ferait-on pas pour posséder des millions ?

—J'évaluais alors la fortune du marquis à vingt-deux ou vingt-trois millions, et nous savons aujourd'hui qu'elle est de trente millions.

—Ce chiffre merveilleux m'éblouit, me donne le vertige... Et cette fortune princière nous échapperait ! Non, non... Tenez, de Rogas, je vous le dis, si quelqu'un osait me disputer Maximilienne, ou plutôt les millions du marquis, je serais capable...

—Vous seriez capable ?...

—Eh bien, oui, je serais capable de devenir assassin !

—J'espère bien que vous ne serez pas forcé d'en venir là, répondit José avec un hideux sourire.

—Revenons à nos deux associés, Sosthène de Perny est l'un d'eux, n'est-ce pas ?

—Vous avez deviné.

—Et l'autre ?

—Vous l'avez eu pendant quelque temps comme domestique.

—Gérôme ?

—Lui-même.

—Et je ne me suis douté de rien. Je suis ébahi, mon cher José. Ce diable de Jérôme, a-t-il assez bien joué son rôle !

—C'est à la suite d'un service important que Jérôme m'a rendu, que je l'ai pris pour associé, sachant, d'ailleurs, qu'il me serait très-utile. Et puis, il est un ami de jeunesse de Sosthène de Perny. C'est à la suite d'une révélation étrange que m'a faite ce dernier, que j'ai conçu l'idée de vous faire épouser Mlle de Coulange et de vous mettre, presque aussitôt après le mariage, en possession de l'immense fortune du marquis.

V

—Je comprends : il vous fallait absolument un troisième associé, pour remplir le rôle d'amoureux.

—Nous ne pouvions rien faire sans un amoureux, et c'est vous que j'ai choisi.

—Quand je pense que j'ai longtemps douté de la sincérité de votre amitié. Ah ! mon cher José !...

—Sosthène de Perny possède des papiers qui contiennent un secret d'une importance exceptionnelle. Or, grâce à ce secret, que vous ne devez connaître qu'après votre mariage, notre association est toute-puissante ; il nous permet d'écarter toutes les obstacles qui pourraient entraver la réussite de notre entreprise.

Cependant, je n'ai pas à me louer de Sosthène de Perny. La haine profonde qu'il a pour sa sœur et son beau-frère l'empêchent de raisonner sainement. De plus, il a le défaut de boire ; il n'est pas de jour qu'il ne tombe ivre-mort, ce qui arrive aussi fréquemment à son ami Des Grolles, — c'est le véritable nom de Jérôme. Déjà surexcité par sa haine, vous voyez quelles fumées doivent lui monter au cerveau. Deux ou trois fois déjà, par des actes d'insensé, il a failli tout compromettre. Il veut bien avoir sa part des millions du marquis ; mais il n'en cherche pas moins, et cela par tout les moyens qu'il peut imaginer, à assouvir sa haine et sa soif de vengeance.

Malheureusement, aidé de Des Grolles, son âme damnée, il agit sans me consulter, et je n'ai connaissance de ses actes de folie que quand ils sont accomplis. C'est ainsi que maladroïtement, bêtement, il a écrit à Mme de Valcourt cette lettre anonyme qui a révélé sa présence à Paris. Aujourd'hui, il fait pire : par suite de je ne sais quelle pensée folle qui a trotté dans sa tête, il enlève Mlle de Coulange. Pourquoi ? Oh ! le fou ! le fou !... Ah ! il s'est bien gardé de me faire connaître son stupide projet.

—Malgré ce que vous m'avez dit tout à l'heure, je ne suis pas rassuré. Dans un moment d'ivresse et de folie, poussé par sa haine, il peut égorger Maximilienne.

—Non, n'ayez point cette crainte. Ah ! si c'était sa sœur, je ne dis pas... Mais il n'a pas de haine pour sa nièce. Savez-vous ce que je crois, Ludovic ? Je crois qu'il a enlevé Maximilienne pour jouir stupidement de la douleur et de la désolation de la marquise et du marquis.

—Mais, s'il en est ainsi, José, il est fou à lier.

—C'est ce que, prudemment, nous serons forcés de faire, afin de mettre fin à ses coups de tête. Cependant, tout en n'approuvant point l'enlèvement de Mlle de Coulange, quand je vois la marquise et le marquis vous acclamer comme le sauveur de leur enfant, je le considère presque comme une chose heureuse.

—Au fait, vous avez raison, mon cher José.

—Dans la vie, voyez-vous, la plus grande habileté consiste à savoir tirer profit de tous les événements.

—José, répliqua le jeune homme d'un ton convaincu, je vous promets que je saurai tirer parti de celui-ci.

Et un éclair qui s'éteignit aussitôt sillonna son regard.

—Ainsi, reprit-il, après un court silence, c'est bien convenu, dans huit jours, en triomphe, nous ramènerons ma fiancée à l'hôtel de Coulange...

—Oui, dans huit jours.

—José, il me vient une idée.

Est-ce que vous ne pourriez pas, demain ou après-demain, me présenter à Sosthène de Perny ?

—A quoi bon ?

—D'abord, je désire le connaître. Et puis, du moment que nous sommes quatre associés, il me semble que nous devons nous trouver tous ensemble au moins une fois avant le mariage.

—Est-ce bien utile ?

—Mon cher José, il est toujours utile de se connaître quand on a des intérêts communs.

—Quelquefois.

—Toujours. D'ailleurs, je serais enchanté de revoir Jérôme. Je m'étais attaché à lui. Après l'avoir traité en domestique, lui serrer amicalement la main, ne trouvez-vous pas, José, que ce sera drôle ! Eh bien, nous rirons !

—Sérieusement, est-ce que vous tenez réellement à vous trouver avec Sosthène et Des Grolles ?

—Mais oui, mais oui.

—Eh bien, soit. Demain, nous dînerons tous les quatre ensemble.

—Bravo ! Nous irons d'ici tous les deux, au lieu du rendez-vous ?

—Non. Il faudra vous trouver à six heures du soir à Bougival.

—A quel endroit ?

—Devant le pont. Nous dînerons dans un des restaurants de l'île de la Chaussée, au bord de la Seine.

VI

Immédiatement après le dîner, le comte de Rogas quitta Ludovic, en lui disant :

—A demain matin !

Depuis environ deux mois, José Basco sortait presque tous les soirs, et il lui arrivait souvent de ne rentrer que vers trois ou quatre heures du matin. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il passait toutes ses soirées chez la soi-disant baronne de Waldreck, où il était toujours sûr de rencontrer quelques riches étrangers.

Dès que le faux comte de Rogas fut parti, Ludovic se retira dans sa chambre. Aussitôt, son visage prit une expression douloureuse.

—C'est horrible, horrible ! murmura-t-il.

Il était brisé et comme anéanti. Tout à l'heure, en présence de son complice, il avait employé tout ce qu'il avait de force pour se contraindre. Il avait fait taire son indignation, il avait dompté sa fureur. Ah ! comme il aurait préféré cracher à la face du misérable tout son dégoût !... Mais il fallait sauver Maximilienne, et pour cela, pendant quelques jours, il devait jouer son rôle de scélérat.

Depuis le jour où il s'était senti relevé par l'amour, depuis le jour où le regard divin de Maximilienne avait purifié son cœur et éclairé sa conscience, il avait trouvé lourd le joug qu'il portait. Il aurait voulu s'en débarrasser, mais comment ? Hélas ! il était sous la domination de José Basco et celui-ci le tenait enchaîné.

Maintenant, éclairé par Morlot, qui lui avait montré le faux comte de Rogas et ses complices agissant dans l'ombre, poursuivant avec une audace inouïe leur œuvre infernale, il voyait dans quelle horrible situation il se trouvait. Un effroyable abîme était sous ses pieds. Mais, déjà il avait pris une résolution ; ce qu'il avait à faire, ce qu'il devait faire, il le savait.

Pendant près d'une heure, la tête appuyée contre le dossier du canapé, il resta plongé dans l'amertume de ses sombres pensées.

Soudain il s'agita convulsivement et se redressa.

—Et voilà ce que j'ai été et voilà ce que je suis, dit-il d'une voix étranglée. Malheur, malheur !... Quelle triste vie que la mienne ! C'est ma faute. Je pouvais être quelque chose et je ne suis rien. Ah ! maudit soit le jour où j'ai rencontré de Rogas, ce démon échappé de l'enfer !... J'étais perdu, c'est vrai ; mais je n'étais pas encore ce que je suis devenu, un misérable !